

études et de l'outillage et, depuis lors, il eut à s'occuper d'installations, aussi nombreuses que variées, nécessitées par des procédés de fabrication toujours nouveaux. L'installation de « l'Oxydrique française », en vue du développement de la soudure autogène, le conduisit à l'étude de compresseurs spéciaux et, par dérivation, à la création d'un type de compresseur d'air, actuellement en usage dans la Marine française. En 1902, la fabrication du « Métal déployé » le conduisit à l'étude du ciment armé, dont cette production devenait le corollaire presque indispensable. Entre temps, il s'attacha à perfectionner l'outillage dont il avait la charge, et il créa même d'ingénieux dispositifs de protection des organes dangereux, qui lui valurent, alors, une médaille de l'Association des industriels de France. Il était membre de la Société des Ingénieurs civils.

Paul Gaillard semblait donc marqué au coin du bonheur; il venait, depuis un peu plus d'un an, de se créer une famille et il semblait qu'il eût encore à couler de longs jours, quand le destin, impitoyable, l'ayant frappé d'un coup de son aile brutale, l'arracha, pour toujours, à l'affection des siens.

D'un caractère doux et toujours égal, d'une amitié sûre et dévouée, Gaillard laissera partout, auprès de ceux qui le connurent, le souvenir d'un bon Camarade.

Nous adressons, ici, à sa jeune veuve, aux siens et en particulier à M. Rochebois, l'expression de nos plus vives et de nos plus sincères condoléances.

E. BRIAS.
(Aix 1885).

PRIEZ (CYBAR)

Châlons 1892.

Cybar Priez est décédé, à Montluçon, le 26 septembre 1908.

Cette nouvelle a frappé d'un douloureux étonnement ses camarades du Nord. Priez, robuste, joyeux, plein de confiance en l'avenir, venait de nous quitter, il y a quatre mois à peine, pour prendre la direction des Verreries de Montluçon.

Priez était Gadz'arts de cœur et d'esprit, c'est dire ses sentiments de camaraderie; tous ceux qui l'ont connu, ses condisciples particulièrement, n'oublieront jamais ses bons yeux doux, son sourire confiant et sa serviabilité.

Sa fin prématurée, à l'heure où sa nouvelle situation allait lui permettre de recueillir le fruit d'une période laborieuse, laisse dans la douleur sa veuve et sa petite fille. Puissent les témoignages d'affection, dont sa famille fut entourée depuis ce deuil cruel, atténuer leur immense chagrin.

Les obsèques ont eu lieu, le 30 septembre, à Berlaimont (Nord). Un grand nombre de camarades et d'amis suivaient le convoi, et parmi les couronnes on remarquait celle des employés des Verreries de Montluçon et de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers.

Sur la tombe, des discours furent prononcés par M. D. Vincent, professeur à l'École normale de Douai, au nom des Anciens Élèves de Fourmies et des amis de Priez; par notre camarade Babel, au nom de la promotion Châlons 1892-1893; par M. Dupourqué (Aix 1886), au nom des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers et des fabricants de verres à vitres du Nord, et par M. le comte de la Tourfondue, propriétaire des Verreries de Montluçon.

DISCOURS DE M. VINCENT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NORMALE DE DOUAI.

MESDAMES, MESSIEURS,

Invité par les anciens camarades d'école de Cybar Priez, par ceux qui restèrent, dans la vie, ses amis personnels, à lui dire adieu en leur nom, j'apporte à notre camarade, à celui qui fut l'un des meilleurs d'entre nous, la triste expression de notre affection et de nos regrets.

Tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, furent admis à sa généreuse et confiante amitié, déploreront sa fin soudaine à l'égal d'un deuil personnel.

Si nous le cherchons parmi les souvenirs déjà lointains de notre jeunesse, il y a vingt ans, alors que nous commençons sur les bancs de l'école de Fourmies, nos destinées différentes, nous le revoyons nettement avec ce qui resta sa physionomie caractéristique : essentiellement bon, d'une bonté aimable et souriante, qu'au premier abord on eût crue facile, mais qu'à l'expérience on trouvait singulièrement ferme, dévouée et fidèle.

L'homme a tenu les promesses de l'enfant, restant toute énergie et bonté. Et, à voir ce bel homme, au regard brillant d'intelligence et toujours adouci d'un sourire intérieur, à voir ce robuste garçon qui, de ses mains et de l'effet persévérant de sa pensée, tailla sa vie, la fit pour les siens et pour sa juste satisfaction, chaque jour plus large, meilleure et plus pleine

de sens, qui eût osé nous dire, qu'à trente-trois ans, nous viendrions, ici, en pleine vigueur, en plein labeur, le coucher dans la tombe? Avec toi, Cybar, nous ensevelissons une partie de notre jeunesse, et c'est un peu du meilleur de nous-mêmes que nous avons perdu.

Messieurs, je dois à la mémoire de notre ami, je dois à ceux qui l'ont connu dans ces dernières années, dans la pleine force de sa conscience, de dire que notre amitié s'éleva à la communauté de pensée et d'action. En n'ignorant rien des réserves et des respects qu'impose, à tous, le lieu où nous nous trouvons et les circonstances de cette mort, je rendrai témoignage à Cybar qu'il fut des nôtres, au premier rang, parmi ceux qui ont voulu donner leur effort aux progrès difficiles de la raison et de la justice. Nous t'avions, mon ami, frère de notre jeunesse, frère de notre pensée et de nos espoirs : nous te gardons tout entier.

Tombé au loin, à l'heure où tu entreprenais, à Montluçon, une œuvre nouvelle, nous savons que tu avais conquis, là-bas, par l'irrésistible entraînement de ta sympathie, de hautes amitiés attestées ici par la présence de celui à qui tu avais donné ta collaboration, et qui te rend le plus délicat des hommages, une rare marque d'estime. Il n'aurait pu en être autrement : par la contagion des sentiments nobles et sûrs, tu t'es assuré partout des amis, depuis l'école jusqu'à ton dernier jour et, au delà de la foule qui te suit, les regrets des absents te font aussi cortège.

A l'heure présente, nous nous associons de tout cœur au deuil de ta famille, à la douleur de ta femme si cruellement éprouvée. Autour d'eux, nous resserrons nos amitiés et il ne manquera pas d'affections autour du berceau de ta petite fille.

Mon cher Cybar, unis depuis longtemps dans le travail de l'école, puis dans la joie et dans les soucis de la vie, au nom de tes premiers camarades unis maintenant dans la douleur, je t'apporte l'assurance que tu vivras autant que nous dans la fidélité de notre souvenir fraternel.

DISCOURS DE M. V. BABEL (Châl. 1892).

DIRECTEUR DES FORGES DE BIGNY.

MESDAMES, MESSIEURS,

CHERS CAMARADES,

C'est un bien triste devoir que celui qui m'appelle sur cette tombe, au nom des Anciens Élèves de la promotion 1892, de l'École nationale d'Arts

et Métiers de Châlons, pour dire un dernier adieu à notre excellent, à notre regretté camarade Priez.

Après une sérieuse préparation à l'école professionnelle de Fourmies, il entra à Châlons, où ses excellentes qualités ne devaient pas tarder à le faire apprécier de ses chefs et de ses Camarades. Il travaillait par goût, en véritable artiste amoureux de sa tâche. Il poussait la perfection jusqu'e dans ses moindres détails; soucieux, avant tout, de bien faire, il apportait déjà à l'école, dans l'élaboration de ses plans, de ses travaux d'atelier, les mêmes précautions que nous lui avons vu apporter, douze ans plus tard, dans ses études industrielles. Il était d'une race énergique et travailleuse; intelligent et adroit, il ne pouvait manquer de réussir et le plus brillant avenir lui était réservé.

Mais notre camarade avait surtout, au plus haut degré, les qualités de cœur qui font l'homme, le chef, dans toute l'acception du mot.

Il était simple, il était juste, il était bon. Fort, il protégeait les faibles, il les aidait, il les encourageait. Qui de nous, parmi ses camarades de l'atelier des forges, ne se rappelle l'aide généreuse qu'il nous prêta, malgré les règlements, malgré son intérêt. Ses chefs, émus de tant de générosité, fermaient les yeux et Priez grandissait sans cesse dans leur estime. Ces brillantes qualités ne pouvaient que se développer, et c'est par elles, qu'à la sortie de l'École, il conquit les sympathies de ses intérieurs, de ses amis, de ses patrons.

Autant que ses qualités professionnelles, elles lui gagnèrent la confiance et c'est par elles, qu'après avoir franchi brillamment les différentes étapes de sa carrière, il était arrivé à la superbe situation que nous lui connaissions, plein de foi, plein de zèle, lorsque la mort impitoyable est venue le terrasser.

Puissent les marques d'estime et de sympathie qui, de toutes parts, n'ont cessé de parvenir, apporter à sa famille le suprême orgueil, la suprême consolation pour le grand cœur, l'homme généreux que fut le disparu. Puisse sa jeune veuve trouver en leur chère fillette, portrait vivant du pauvre défunt, la résignation, le courage et la vaillance nécessaires dans une aussi affreuse situation.

Et toi, mon vieux Cybar, mon pauvre camarade, avec qui nous avons passé de si beaux jours, repose en paix et que notre pensée t'accompagne bien loin, par delà la tombe.

Au revoir, ton souvenir restera parmi nous.

DISCOURS DE M. DUPOURQUÉ (Aix 1886),
DIRECTEUR DES VERRERIES SAINT-MARTIN, A ANICHE.

MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CAMARADES,

Au nom des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers et des fabricants de verres à vitres du Nord, ainsi qu'en mon nom personnel, j'ai le triste privilège d'adresser, ici, le dernier adieu au camarade, au collègue, à l'ami.

Priez était arrivé à Aniche, en 1900. Entré, comme directeur, dans une importante verrerie à vitres, il devait se mettre au courant d'une industrie entièrement nouvelle pour lui. Mais, travailleur opiniâtre, chercheur infatigable, doué d'une intelligence hors pair, il devait rapidement triompher des innombrables difficultés de cette délicate fabrication, et, bientôt, faire autorité dans le monde des verriers.

Ses solides qualités techniques l'ayant justement fait apprécier, sa réputation l'avait naturellement porté vers une situation plus élevée.

Aussi, est-ce avec une indicible tristesse que je me rappelle le jour où, quittant Aniche, avant la dernière poignée de main, il me faisait part, la joie au cœur, de ses projets, de ses espoirs. On lui avait laissé entrevoir que son nouveau champ d'action se prêterait à l'utilisation de ses excellentes facultés : il allait donc pouvoir créer, faire œuvre personnelle.

Les débuts confirmaient la bonne impression recueillie. Sa première lettre, sa dernière hélas, m'indiquait les grandes lignes d'un programme à peine esquissé... C'était un travail de géant... Je ne devais plus revoir l'artisan... Je ne devais jamais connaître son œuvre!

Que dirai-je de l'ami qui ne soit connu de tous? L'abord était tellement sympathique qu'on se sentait invinciblement attiré vers lui. Sa figure, douce et tranquille, était empreinte d'une bonté et d'une loyauté rares. Il était estimé et aimé, non seulement de ses supérieurs et de ses pairs, mais aussi de ses ouvriers, qui ne s'adressaient à lui jamais en vain et qui reconnaissaient, toujours, les circonstances fussent-elles des plus difficiles, un esprit plein d'honnêteté, d'humanité, de justice.

Pourquoi la mort aveugle, la mort impitoyable vient-elle, à la stupefaction de tous, semer un deuil si cruel?

Paraissant jouir d'une santé de fer, doué d'une force peu commune, il devait succomber, dans sa trente-troisième année, à la fleur de l'âge, ter-

rassé par une maladie qui ne pardonne guère, qui ne devait pas pardonner...

Il laisse une famille éplorée, une veuve affolée par l'in vraisemblance et la scudaineté de la catastrophe. Il abandonne, au seuil de l'existence, une enfant, victime innocente de la fatalité inexorable... Pauvre chérubin, ignorante du malheur qui te frappe, en attendant que tu comprennes l'étendue de cette perte, réserve tes sourires et tes caresses à une mère si cruellement frappée, à une famille si douloureusement éprouvée. Sois le baume consolateur au milieu de tant de larmes!...

Quant à nous, mon chez Priez, votre souvenir restera profondément gravé dans nos cœurs. Vous emportez dans la tombe la sympathie, l'affection de vos nombreux amis.

Puissent ces marques de sincère amitié être un adoucissement à la douleur des êtres chers que vous quittez si prématurément...

Mon cher Camarade, mon cher ami, adieu!

M. le comte de la TOURFONDUE, propriétaire des Verreries de Montluçon, en une improvisation émue et délicate, apporta à Priez l'expression des sentiments d'estime et de sympathie qu'il avait su inspirer à ses collaborateurs de Montluçon, par son activité professionnelle, son savoir technique et, surtout, par l'ascendant de ses qualités morales.

La présence de M. de la TOURFONDUE, à Berlainmont, derrière le cercueil de notre camarade, les paroles qu'il prononça sur sa tombe ont été au cœur de sa famille et de ses amis, et ces marques de sympathie, suivant une collaboration de quelques mois, disent la valeur de notre regretté camarade.

R. BOURGEAIS
(Châl. 1892).